



Les mots de Natalie l'animatrice

Une journée forte et émouvante

Je suis revenue de notre journée de reportage à la biennale de l'Éducation Nouvelle avec plein de pensées et d'idées positives. J'ai été émue à certains moments, impressionnée à d'autres, intéressée et heureuse toute la journée, et bien fatiguée à la fin. Voici quelques points forts que j'aimerais partager avec vous les enfants :

D'abord, vous les jeunes reporters. Je vous connais depuis longtemps et vous êtes encore arrivés à m'épater par la qualité de votre écoute, de vos réflexions, de vos questionnements. J'étais fière d'être là avec vous, parmi ces 500 personnes venues de 27 pays différents pour penser à une éducation et un enseignement plus positif et solidaire.

J'ai été impressionnée par la qualité de l'accueil qui vous a été fait, avec les fardes, les appareils photos, les remerciements pour votre présence. Et aussi la gentillesse et l'écoute des personnes que vous avez rencontrées. J'ai senti beaucoup de respect pour vous et votre mission. J'ai aussi compris que ces personnes avaient très envie de parler avec vous et d'être interviewées par vous.

J'ai beaucoup apprécié ce que les différentes personnes vous ont dit. Ce sont des choses qu'on n'entend pas souvent, la parole de personnes engagées, qui se battent pour une société et une école plus juste, un monde où personne n'est exclu et où tout le monde a droit aux savoirs, un monde qui reconnaît toutes les cultures comme belles et importantes, un monde où on partage.



« J'ai aimé la culture d'Abdellah et sa manière de travailler et je suis d'accord avec lui. Je pense aussi que l'éducation ne devrait pas être quelque chose de politique. » Aziza

Que faites-vous au Maroc, quelle est votre manière d'enseigner ?

L'éducation, je ne la fais pas seulement dans mon école

L'ÉDUCATION

NOUVELLE

L'ÉGALITÉ DES PERSONNES DANS LE MONDE



Dessin de Boubacar

La rencontre avec Abdellah

Abdellah Bounnit, professeur des écoles (instituteur primaire) au Maroc, il est aussi musicien.

Il y a six ans, j'ai créé une association dans ma région qui s'appelle Tilila, ce qui signifie liberté, qui veut favoriser l'échange, et où on travaille beaucoup sur l'interculturel.

L'interculturel, c'est la rencontre entre les cultures, parce que c'est comme ça qu'on se comprend et qu'on voit l'autre, on voit celui qui est différent et ça nous mène à l'accepter. J'ai aussi créé Ti la France à Paris dont l'objectif, c'est aussi de travailler avec les familles issues de la région pour que leurs enfants ne perdent pas leur culture et qu'ils soient fiers de l'avoir. Parce que c'est quelque chose qui va les aider si on arrive à valoriser cette culture.

Je fais aussi de la musique. Mon association milite aussi le tamazight, notre langue, dans un pays censé être arabe alors que pour certains, l'arabe est notre première langue étrangère. Parce que dans nos familles nous parlons cette langue appelée berbère ou tamazight.

Qu'est-ce que vous aimeriez changer dans l'éducation ?

L'éducation ne devrait pas être quelque chose de politique. Il y a un parti qui gagne les élections, qui vient imposer sa politique dans l'éducation, politique culturelle, politique linguistique.

Pour moi, il ne faut pas que ça dépende des politiciens. Il faut que ça dépende d'une sorte de consensus, des choses sur lesquelles on s'entend pour créer une société qui peut tous nous contenir

Pourquoi vous avez choisi de devenir musicien ?

Franchement, quand j'avais votre âge, parce que la musique ça existe dans la nature, ça existe partout. Je suis né dans un village, très loin de la ville, j'ai commencé dans un premier temps à fabriquer un instrument avec des cordes qui étaient des fils de freins de vélo. J'ai fabriqué mon premier instrument, j'ai mis une première corde, j'ai trouvé que cela donne un peu de son, que c'est beau, mais j'avais besoin d'une nouvelle corde, j'ai ajouté un deuxième, une troisième, ...

Est-ce que j'ai senti que j'avais une sorte d'intelligence musicale ?

Vous savez que les intelligences sont multiples. Certains sont plus manuels, d'autres plus dans le politique... ça reste une question toujours ouverte. A l'époque, j'avais accès à l'école.

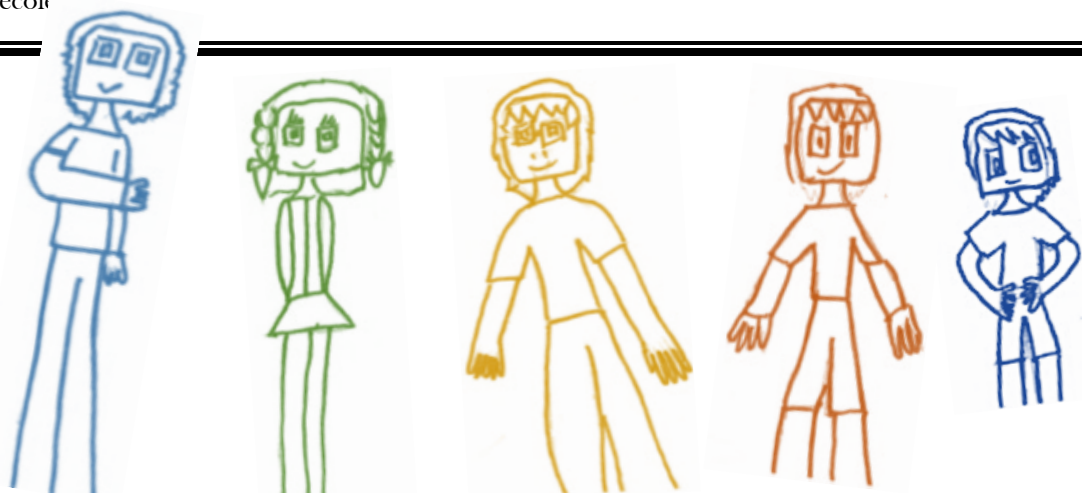
<https://www.facebook.com/tililaaitbaamrane/>

Abdellah Bounnit
4 novembre · 🌐

Atelier musique avec les enfants de la maison du quartier de Mollenbeek, Bruxelles.
Merci à la photographe du CMEA.



CEMÉA Belgique
3 novembre · 🌐



La rencontre avec Catherine

Elle est venue présenter le film Kinshasa Now à la Biennale Convergence(s) pour l'Education Nouvelle

CB : Je me présente, cela fait 5 ans que je travaille dans cette société de production de films Wajnbrosse production, basée à Bruxelles. Le réalisateur lui apporte toutes ses idées créatives et une histoire pour un nouveau film tandis que le producteur va mettre en œuvre ces idées, via un financement. C'est ce que j'ai fait pour ce film Kinshasa Now. Il faut toujours beaucoup de temps pour trouver de l'argent, dans toutes les étapes de la vie. C'est aussi le cas dans le monde du cinéma. Pour ce film, il nous a fallu quatre ans pour rassembler les financements nécessaires.



Aïcha : Est-ce que les scènes que nous avons vues, c'est la réalité ?

CB : Selon vous, ce film c'est de la fiction ou du documentaire ? Vous me dites documentaire, mais en réalité c'est de la fiction, mais avec énormément d'éléments documentaires. Dans le sens où les 5 enfants qui jouent dans le film sont des acteurs, pas des professionnels mais des enfants qu'on a trouvés dans la rue. Nous avons fait un casting, pour trouver, parmi des enfants de rue, avec différents critères : des enfants entre 12 et 16 ans, et des enfants qui très vite étaient à l'aise avec la caméra et pour se mettre en situation de jeu. Nous leur avons demandé depuis quand ils vivaient dans la rue. Un vivait depuis qu'il avait 3 ans, un autre était dans la rue depuis seulement 3 mois. Chaque enfant nous a raconté son histoire, 3 des enfants et la fille avaient été accusés d'être des enfants sorciers. Pour un autre, ses parents s'étaient séparés quand il avait 3 ans, il devait vivre avec sa belle-mère qui ne voulait pas de lui et donc il s'est retrouvé dans la rue. Quand on arrive dans la rue, la première chose à faire est de s'intégrer dans une bande, sinon on est tout seul, vulnérable et fragile. Le film est quand même de la fiction car ils jouent un rôle. Mais ils jouent leur propre rôle, ils rejouent des scènes de leur vie.

Chaimaa : Ces enfants sont-ils retournés dans la rue après le tournage.

C.B. : Évidemment non. Le tournage a duré 1 mois, en 2018. Nous n'avons pas pu leur dire, merci beaucoup, maintenant retourner dans la rue. Pendant le tournage, nous avons loué une maison et engagé une dame pour leur faire à manger, s'assurer qu'ils dorment à l'abri la nuit. Nous sommes rentrés en Belgique mais avant ça nous avons entamé le travail de réinsertion des enfants, pour tenter de faire en sorte que l'enfant quitte la rue. Il y a plusieurs modes de réinsertion pour l'enfant : soit en passant par le travail, soit en réintégrant sa famille, du côté du papa, de la maman, de la grand-mère, l'oncle, une personne qui peut s'occuper de lui.

Abdessalam : Pour 20 minutes seulement ?

CB : pas tout à fait 20 minutes. Initialement le film a été fait en version interactive, c'est-à-dire que c'est vous-mêmes qui choisissez l'histoire du film. Si vous voyez la séquence où Mica arrive dans le marché, il croise une bande qui lui dit : « tu dois faire partie de notre bande, donne-nous ton argent ». Dans la version interactive, on voit deux choix à l'écran : est-ce que Mica reste seul ou est-ce que Mica rejoint la bande ? Avec cette version-là, on a à peu près une heure de film. Pour une heure et demie de film, il faut compter entre deux et quatre mois de tournage. Et après le tournage, il y a les étapes de montage sur les ordinateurs et de choix des scènes.

Abdessalam : Ce film, il a coûté combien ?

CB : Il a coûté 300 000 euros. Il y a les salaires des producteurs et des assistants de production, et puis, le gros du budget, c'est le tournage. Nous étions une équipe de 20 personnes pour le tournage. 4 Belges et 16 Congolais : les caméramans, les assistants caméras, la personne qui s'occupe du son, l'assistant du preneur de son, le régisseur qui s'occupe de toutes l'organisation : les lieux, les moments, les autorisations de filmer, etc. Puis il y a tout le montage et les personnes qui travaillent sur des ordinateurs hyper puissants qu'il faut louer, etc.

Par exemple, Patrick, le plus petit du film, il avait très peur d'être dans la rue car c'est un milieu très violent, il n'attendait qu'une chose, c'est d'être dans un centre fermé où il serait en sécurité. Il a été accueilli dans ce centre, il a reçu une remise à niveau scolaire puis il a obtenu son diplôme de boulanger-pâtissier et maintenant il est devenu maître boulanger d'une boulangerie en dehors de Kinshasa et il vit avec sa grand-mère et est autonome. Quand nous sommes revenus au Congo pour montrer le film, c'est lui-même qui a animé les débats. Ce film lui a réellement sauvé la vie car c'est comme ça qu'il a appris l'existence de ce genre de centres. Deux autres ont fait une demande de réunification familiale. Ces deux-là ont vécu très longtemps dans la rue et ont acquis ce qu'on appelle l'esprit de la rue. Pour eux, c'est trop difficile de vivre dans un centre, parce qu'on ne peut pas sortir quand on veut, il faut se lever à 6 heures du matin, il faut laver le sol... Il y a beaucoup de règles qui ne conviennent pas à certains enfants. Un éducateur, dans ce cas, fait un travail sur l'arbre généalogique de l'enfant pour trouver quelqu'un qui peut l'accueillir moyennant un peu d'argent. Car au Congo, l'Etat ne donne pas d'argent pour les enfants. Vainqueur a rejoint la famille de son oncle et travaille dans les champs. David a rejoint la famille de sa grand-mère et travaille sur les marchés. Mica, c'est triste ce qui lui est arrivé : il était dans un centre et les nouvelles étaient bonnes. Tous les mois, on envoie de l'argent et c'est au moment où ils vont le chercher que nous pouvons communiquer avec eux par vidéo via des éducateurs. Il était à deux doigts de passer sa remise à niveau et il s'est enfui du centre. On ne sait pas où il a rejoint ses mauvaises fréquentations. Est-ce qu'il a volé ? On ne sait pas. Mais ce qu'on sait c'est qu'il est en prison depuis un an et demi. On ne peut plus rentrer en contact avec lui. Nous avons essayé d'engager un avocat pour le faire sortir... Nous avons essayé de le voir, mais ils ne nous ont pas laissé entrer dans la prison.

Il reste la fille, Chancellevie. Elle a été dans un centre pour fille des rues, mais ça ne lui a pas plu du tout, car elle a un caractère très fort et elle est partie. Nous avons perdu sa trace. Pis le réalisateur est reparti la chercher, et il l'a retrouvée, elle était enceinte. De là est née l'idée de faire cette fois un documentaire sur les filles en situation de rue.

Ce sera Chancellevie le personnage principal. Elle a accouché d'un petit bébé en 2019. Elle vit toujours dans la rue, l'enfant vit dans la famille du papa qui malheureusement est en prison.



Il est très difficile de se mettre à la place de ces enfants car nous ici nous avons tous une culture occidentalisée, un peu plus un peu moins en fonction de nos origines ethniques. De notre éducation. Là-bas, c'est totalement différent pendant un an, nous avons loué un appartement pour Chancellevie mais elle n'y a jamais été. Elle disait : ma vie, c'est dans la rue. Parce qu'il y a une pression sociale de la rue, de ses amis, etc... Si tu es la chef, tu dois rester une fille des rues. Nous avons essayé, avec l'aide d'éducateurs, de construire pour elle et son enfant une autre vie mais cela n'a pas marché. Elle vit dans un autre monde que le nôtre que nous ne comprenons pas toujours.

« Globalement, c'était super. Le casque virtuel m'a intéressé. » Aziza

KINSHASA NOW / WAJNBROSSE PRODUCTIONS

Projet transmédia sur les droits de l'enfant



<https://www.bozar.be/fr/calendrier/kinshasa-now>

Ce qui m'a impressionnée c'est la violence de cette vie dans la rue, mais aussi de voir comment les petits sont supportés par les plus grands, comment ils les protègent, deviennent leurs papas, leurs mamans. Rencontrer des enfants qui vivent ce genre de situation, c'est très lourd et cela nous pose des questions difficiles.

La rencontre avec Charles

Charles Pepinster un ancien instituteur et créateur d'une école alternative : La Maison des Enfants



Le chef-d'œuvre pédagogique

Le chef-d'œuvre pédagogique remplace les examens où les élèves sont tous seuls avec une feuille et puis le professeur met des notes. Ça, on met à la poubelle ! Chez nous, les élèves doivent montrer à tout le monde dans une séance qui est un peu théâtrale, qu'ils savent beaucoup de choses. Ils vont faire la preuve qu'ils ont beaucoup appris, en histoire, en géographie, en science mais aussi en musique, en danse, en arts décoratifs, ... tout ce qui est culturel. Ils vont le montrer à tout le monde sur un sujet qu'ils ont choisi, un sujet qui peut intéresser tout le monde, par exemple, les sorcières, le Japon...

Ils font tout un exposé où il y a un peu de mathématique, un peu d'histoire, un peu de géographie, un peu de poésie... Ils doivent avoir lu un livre qui correspond à leur sujet. Et ils doivent écrire un poème, ou un mot croisé, qui doit illustrer leur sujet. C'est une grande présentation devant toute l'école, qui montre aux plus petits comment ils deviendront quand ils seront grands. C'est très important.

Ils peuvent choisir leur sujet mais ils sont aidés par les enseignants, pour bien présenter ce qu'ils ont trouvé sur leur sujet. Ils interviewent des personnes qui s'y connaissent bien. Par exemple, si un élève choisi les chemins de fer, il va trouver quelqu'un qui conduit les trains pour l'interroger et mieux comprendre.

Le chef d'œuvre pédagogique c'est à la fin de l'école primaire, une grande allocution où les élèves montrent leurs connaissances et ne subissent plus une épreuve durant laquelle ils sont tout seul face à leur feuille. C'est un travail en communauté et il n'y a pas de note pour juger le travail. Le but du chef d'œuvre pédagogique, c'est de faire bien connaissance avec des choses difficiles pour le faire apprendre aux autres.

Pendant la préparation, les élèves choisissent un adulte, qui n'est pas leur parent. Ce parrain ou cette marraine les aide à trier la documentation, à faire des choix pour la présentation. Cet adulte doit ne pas être trop aidant, ni abandonnant. En essayant que les parents n'interviennent presque pas. Parce que l'éducation, c'est pour apprendre à se passer des parents. En 6^{ème} primaire ils doivent pouvoir apprendre sans que leurs parents viennent fourrer leur nez dans leur recherche.

Nous demandons aussi aux enfants que le chef-d'œuvre ne soit pas trop verbal ou simplement écrit. Nous leur demandons d'ajouter une réalisation manuelle. Par exemple, une maquette ou une petite machine, en relation avec le thème de leur chef-d'œuvre. Par exemple, si on s'intéresse aux trains à vapeur au 19^{ème} siècle, il faudrait s'intéresser pratiquement au fonctionnement de la vapeur comme énergie. Parfois, cela rebute les enfants parce que dans notre société, on ne montre pas de manière très concrète ce qu'on réalise, cela devient beaucoup plus rare de nos jours.

Dans notre école, il y a d'autres éléments importants. Par exemple, les devoirs au choix. Celui qui sait faire ses devoirs, ça ne sert à rien qu'ils les fassent puisqu'il sait les faire. Il n'apprend rien. Celui qui ne sait pas les faire, il apprend qu'il ne sait pas les faire. Il apprend qu'il est bête et ça fait des disputes dans les familles. Il vaut mieux que ce soit libre. Ceux qui veulent peuvent préparer quelque chose qui risque d'intéresser les autres. Ils préparent quand ils veulent, une lecture, un exercice, du vocabulaire, ou faire mémoriser une poésie à tout le monde. Ils préparent quelque chose à apprendre aux autres et à ce moment-là ils remplacent le professeur et présentent ce qu'ils ont préparé à la maison, parfois avec leurs parents, dans la joie et la bienveillance. Ils n'ont plus peur et s'habituent à prendre la parole en public. C'est aussi une école sans points.

Un jour, au cours d'une formation, un enseignant du secondaire vient me dire qu'il ne parvient pas à intéresser ses élèves. Je les ai mis en recherche, en recherche double. Je les ai mis chacun au travail sur un sujet de recherche difficile. Quand ils ont bien préparé leur sujet seul, puis à deux puis à quatre, ils doivent l'enseigner à l'autre groupe. Un prof d'histoire est venu me dire qu'il ne parvenait pas à intéresser les élèves à son cours. Je lui ai dit : mais, enseignez-leur les mathématiques ! Échangez votre classe avec le professeur de mathématique et chacun enseignez le cours de l'autre. Vous serez obligés de mettre les élèves en recherche sur des points de mathématique complexe. Il faut que chaque groupe auquel vous confiez un sujet de recherche complexe devienne compétent pour pouvoir transmettre leurs découvertes aux autres groupes.

C'est ça l'éducation nouvelle, c'est chercher ensemble, c'est la solidarité.

Quand l'Éducation Nouvelle trotte dans nos têtes...

Après la Biennale, Aïcha en parle dans son école

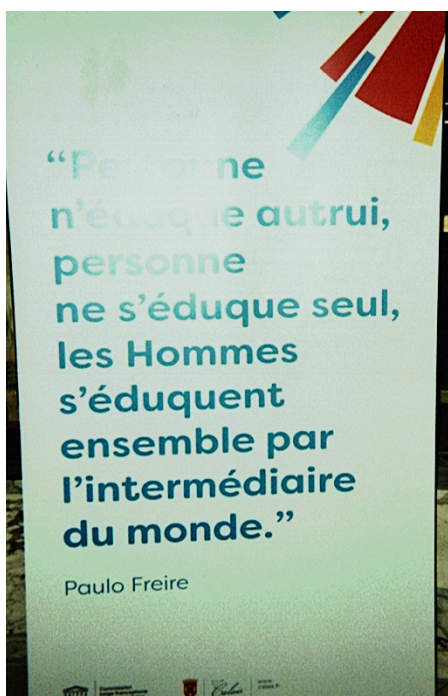
Charles a parlé de chefs d'œuvre pédagogique qui remplace les examens où les enfants sont seuls avec leur feuille, pour que le professeur leur mette des points. Il a aussi créé une école sans points. C'est une école où les élèves réfléchissent beaucoup. La pédagogie, c'est ce qui a créé l'école.

J'ai bien aimé la journée du 31 octobre.

J'ai parlé de Charles à ma classe. Ils ont bien aimé que je leur parle de Charles. Ils m'ont même demandé l'adresse de l'école qu'a fait Charles car ils ont bien aimé l'idée de l'école sans points.

J'ai aimé tous les trucs qu'on a dû faire, sauf que le repas ce n'était pas ça mais ce n'était pas trop grave. J'ai été un peu dégoûté qu'il n'y avait pas l'activité peinture.

J'ai bien aimé interviewer les autres, poser des questions. J'ai testé les lunettes virtuelles pour la première fois de ma vie. Merci pour cette activité.



La rencontre avec Luciano du Teatro Mignon

Un théâtre qui parle de la vie, pour se connaître d'une autre manière.

Et Luciano a commencé comme ça :

Luciano : Vous avez des noms, mais comme je suis un peu vieux, si vous me dites tous vos noms je ne vais sans doute pas réussir à tous me les rappeler. Moi, c'est Luciano. Et vous ?

Nous : Boubacar, Mariama, Pascale, Aziza, Chaimaa, Aicha, Natalie, Mohamed, Abdessalam

Luciano : Aaaah, voici Paola, Luciana, Francesca, Margareta, Mariolina, Pepporoni, Pizza, Spaghetti...

Vous vous connaissez déjà, je ne dois donc pas faire un jeu pour que vous reteniez vos noms. On va faire un jeu pour que vous puissiez vous reconnaître, pour que vous puissiez vous connaître encore plus.

Mariolina, tu ne dois rien dire. Tu penses : si j'étais un fruit... Les autres vous pensez, si Mariolina est un fruit. Vous la connaissez, vous êtes amis mais sans doute vous n'avez jamais pensé quel fruit pourrait être Mariolina. Pensez dans votre tête.

Mariolina, veux-tu savoir ce que pensent les autres.

Mariolina : Oui.

Luciano : C'est la curiosité... Ce sont tes amis mais ils pourraient aussi te faire des blagues. Ce sont aussi des personnes qui pourraient faire très attention à toi et te dire vraiment ce qu'ils ont pensé de toi. Moi, je ne te connais pas, je ne suis pas ton ami, je ne permettrai pas de blaguer avec toi. Mais si je pense à toi, je pense à toi comme à une fraise (una fragola).

Les autres ont pensé aussi à une pastèque, une pomme, une banane, une pêche, une orange, une noisette un melon très gros...

Mariolina, tu as souri quand il a dit melon, gros melon. Si c'est une blague, vous l'avez joué à deux et c'est très bon. Et toi, à quoi tu as pensé à quoi si tu étais un fruit ?

Mariolina : Une pastèque et une pomme.

« C'était très intéressant parce qu'il y avait des gens de différents pays, alors de différentes cultures. Il y avait Luciano, avec qui on a fait un jeu... » Mohamed

Luciano : AAAAh, tu vois, ce sont tes amis qui te connaissent. On n'est pas seulement les choses que l'on peut voir, mais on est aussi les choses qu'on pense. Et des objets peuvent aussi nous aider à dire qui on est. Et quand je serai en Italie, je penserai à Mariolina comme une pomme et une pastèque. Et maintenant je suis très curieux de savoir comment tu penserais les autres comme un citron... Vous avez compris le jeu. Alors quand vous vous retrouvez entre vous vous pouvez jouer ce jeu, choisir une catégorie de choses (un animal, un légume, une couleur, un sentiment...) et vous écrivez sur une petite feuille quel animal pourrait être l'autre. En Italie, je travaille dans une école, et j'ai plein de boîtes avec des petits papiers écrits par les élèves, et avant de commencer les cours on joue à tirer un papier dans une boîte et découvrir qui a bien pu écrire ce papier-là. Et parfois, j'aime bien jouer à cache-cache, et alors quand on doit dire le nom de la personne qu'on a trouvé, au lieu de l'appeler par son nom, on l'appelle par sa couleur, dont on a dû se souvenir. Si on joue à cache-cache fuit, on doit se rappeler des fruits des autres.



Nous : Pouvez-vous nous dire comment vous définissez l'éducation nouvelle, car nous avons entendu différentes manières d'en parler.

Luciano : Ces jeux sont une manière de faire éducation nouvelle, car nous ne nous définissons pas seulement par des choses écrites, des choses rationnelles, mais aussi par la poésie.

Je pourrais dire aujourd'hui je me sens comme une pomme. Alors, les autres qui veulent comprendre pourquoi je me sens comme une pomme, ils sont obligés de rentrer un peu dans ma peau ET ce n'est pas seulement moi qui me raconte mais c'est à travers tout ce que les autres peuvent dire de moi que je vais mieux me connaître moi-même. Pour moi, c'est beaucoup plus intéressant de passer par ces détours que de dire directement : je suis triste. Pour vous peut-être que les pommes sont douces, mais dans ma région les pommes sont acides, elles ont un goût âpre. Donc si je dis que suis une pomme, je me sens un peu acide, un peu âpre, ce n'est pas une bonne journée. Ce genre d'exercice sont vraiment de l'éducation nouvelle car cela permet de ne pas dire directement vers qui on est mais aussi de se cacher un peu, parce qu'on a le droit de se cacher un peu. Chacun y va avec ses connaissances, et avec le fruit, on peut se parler tranquillement.

Si vous voulez un autre exemple, je pense toujours à la maman qui a un petit enfant qui pleure. Alors la maman ne va pas dire : allez bébé arrête de pleurer, il ne faut pas faire ça ! Le petit enfant ne peut pas comprendre les paroles. Que va faire la maman alors ? Certaines mamans crient, ou pleurent. Mais là la maman ne fait pas de l'éducation nouvelle. Elle pense à elle, elle veut juste que le bébé s'arrête de pleurer pour être tranquille. La maman qui fait de l'éducation nouvelle prend l'enfant dans ses bras, le berce et lui chante des berceuses. Les berceuses ; c'est universel, il y a en a dans chaque pays, dans chaque langue. Chaque maman parle dans sa langue. Le bébé ne connaît pas la langue mais il connaît le ton de la voix. La maman fait là quelque chose d'intelligent, elle trouve un moyen de communication avec son enfant, avec le ton de sa voix. Parce que si elle crie, elle va augmenter les cris du bébé. Et ses bras, c'est comme quand le bébé se retrouvait dans le ventre de la maman, entouré, protégé. Et l'oreille du bébé est directement sur le cœur de la maman : comme quand il était dans le ventre, il entend le bit de son cœur. Si la maman est agitée, le bit du cœur est rapide et énervé, et le bébé s'agite aussi. Si le bit du cœur de la maman est tranquille, cela va apaiser le bébé.





Nous interviewons Philippe Meirieu, mais lui aussi il nous pose des questions 😊

La rencontre avec Philippe

Philippe Meirieu est un enseignant à la retraite. Il est passionné de pédagogie



Philippe Meirieu

Philippe : J'ai été très longtemps enseignant, instituteur, professeur. Maintenant je suis en retraite, pensionné dit-on ici, et je m'occupe beaucoup de former les enseignants, et aussi je suis dans un mouvement qui s'appelle les Céméa, qui est très partie prenante de cette biennale, un mouvement qui forme des animateurs, qui intervient dans des maisons de quartiers, et d'autres lieux pour faire de l'animation...

Maintenant je suis bénévole, c'est-à-dire que ce n'est pas mon métier mais que je fais ces activités librement. Avant j'ai été enseignant en primaire, en secondaire et à l'université.

Boubacar : A quoi sert cette organisation, ici ?

Philippe : Ici se retrouvent des gens de beaucoup de pays, des gens qui travaillent, qui militent, qui s'engagent pour les droits de l'enfant : le droit à s'exprimer, le droit de travailler ensemble, à avoir une vie digne, le droit à la culture, à l'accès à la culture.

Philippe : Qu'est-ce qui vous a donné envie de venir ici faire votre travail de journaliste ?

Abdessalam : c'est intéressant, on a des équipements, des appareils photos, un enregistreur, un cahier pour noter.

Philippe : Quelles sont vos questions ?

Mariama : Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Toutes ces personnes, qui sont dans des organisations ou des institutions différentes, se rejoignent ici pendant 4 jours, pour parler ensemble de ce qu'elles font chacune de leur côté, et pour essayer de faire des choses ensemble, au service des enfants et de l'éducation.

Abdessalam : Qu'est-ce qui vous a donné envie de devenir professeur ?

Philippe : Quand j'étais jeune comme vous, j'étais aussi dans des maisons de quartier et des clubs de jeunes, dans des domaines très différents : le sport, le journalisme comme vous... J'ai tout de suite été intéressé par la manière de travailler avec des enfants et j'ai animé des groupes d'enfants

J'ai toujours considéré que l'avenir des enfants, c'est l'avenir du monde, puisqu'en réalité, c'est vous qui allez faire l'avenir du monde.

J'ai toujours considéré que l'avenir des enfants, c'est l'avenir du monde, puisqu'en réalité, c'est vous qui allez faire l'avenir du monde. Moi j'ai 73 ans, vous vous rendez compte si je suis vieux, je n'ai plus beaucoup d'années à vivre devant moi. Mais vous, vous avez le monde devant vous et c'est vous qui allez construire le monde de demain., qui allez faire en sorte qu'il soit plus solidaire, plus juste, que les gens y soient plus heureux et qu'il y ait moins de violence. Parce qu'il est important de lutter contre toutes les formes de violence dans le monde, la violence des militaires mais pas seulement, toutes les violences faites aux gens. La violence, c'est quelque chose qui abîme les gens. Je crois qu'éduquer les enfants pour qu'ils construisent un monde meilleur, c'est le plus beau des métiers.



Aziza : De quel pays venez-vous ?

Philippe : Je suis français.

Boubacar : Comment fait-on pour organiser un événement pareil ?

Philippe : Beaucoup de gens se sont mis ensemble pour organiser tout ça. Ils ont travaillé en commun depuis longtemps. C'est une biennale. Une biennale c'est une manifestation qui se déroule tous les deux ans. Bi, ça veut dire 2. C'est la biennale de l'éducation nouvelle. Et l'éducation nouvelle, c'est un mouvement qui a été construit, conçu il y a un siècle à peu près, après la première guerre mondiale de 14-18.

C'est une guerre qui a fait énormément de morts, qui a tué beaucoup de jeunes car tous les jeunes étaient enrôlés comme soldats, qui a tué énormément d'enfants aussi, une guerre extrêmement violente et criminelle. Après cette guerre, un certain nombre de gens, qui étaient des enseignants mais aussi des gens qui travaillaient dans des crèches, ou pour les loisirs des enfants, se sont réunis et ont dit : « Nous voulons une éducation qui fasse reculer la violence, qui fasse qu'il n'y ait plus la guerre. »

Nous voulons une éducation qui fasse reculer la violence, qui fasse qu'il n'y ait plus la guerre.

Abdessalam : C'est encore arrivé après.

Philippe : Oui, c'est arrivé encore en 39-45 et malheureusement, ça arrive encore aujourd'hui. Nous avons plusieurs guerres dans le monde, une proche de nous en Ukraine, mais d'autres ailleurs : en Palestine, en Syrie, en Afrique... Il y a énormément de violence dans le monde aujourd'hui. Les militants de l'éducation nouvelle, ceux qui ont construit l'éducation nouvelle, voulaient enseigner aux enfants comment construire un monde de paix.

Et pour ça, leur montrer comment on peut être solidaire, travailler de manière tranquille, sereine, sans se taper dessus, en coopérant. La coopération, c'est le contraire de la concurrence. Quand on est concurrent, on veut toujours être meilleur que les autres, quand on coopère, on veut toujours être au service des autres et au service du collectif.

L'éducation nouvelle, c'est ce mouvement qui fait confiance dans les jeunes et qui essaie de dire à la société toute entière : « Faisons confiance dans les jeunes et éduquons-les de telle manière qu'ils fassent reculer la violence et construire un monde plus pacifique. » Cela veut dire qu'il faut des méthodes d'éducation particulière, on ne peut pas le faire n'importe comment.

Il faut que ces méthodes d'éducation soient adaptées aux enfants, qu'elles ne soient pas violentes, brutales, et qu'elles aident les enfants à comprendre, à se développer, à coopérer ensemble, à faire des choses ensemble. Faire des choses ensemble est très important, comme vous le faites aujourd'hui. Car c'est en faisant des choses ensemble qu'on apprend à vivre en paix les uns avec les autres, à construire un monde plus pacifique.



Boubacar : Vu qu'il y a toutes ces personnes, pouvez-vous connaître toutes leurs langues ?

Philippe : Je ne peux ni connaître toutes les 500 personnes ici, ni toutes les langues parlées dans cette biennale. Il faudrait quelqu'un de très très fort pour connaître tout ça. Mais le principe dans ce genre d'événement est que chacun parle sa langue et essaie de parler la langue de l'autre.

Moi, je ne parle pas très bien une autre langue que le français, je ne parle pas du tout le flamand, je connais un peu d'espagnol et je comprends l'italien. Donc, quand quelqu'un me parle en italien, j'essaie de le comprendre, je lui réponds en français et lui essaie de me comprendre.

Chacun parle dans sa langue et essaie de comprendre l'autre. Ce n'est pas facile, mais c'est aussi un pas vers la paix.

Échange avec Philippe après l'interview

Philippe : Dans ce que vous avez vu ou entendu ici qu'est-ce qui vous a intéressé, interpellé, plu ou déplu ? Les gens étaient-ils gentils ?

Aziza : Moi j'ai aimé le musicien.

Aïcha : J'ai remarqué que les gens essaient de faire connaissance avec nous.

Mariama : Moi j'ai remarqué que pour l'éducation nouvelle, chacun a une définition différente. Pour le musicien, c'était la défense de la culture.

Aïcha : Pour monsieur Charles, c'était l'éducation sans points. Vous, vous parlez de paix.

Philippe : Si vous deviez raconter votre journée à des gens qui n'y étaient pas, que diriez-vous ?

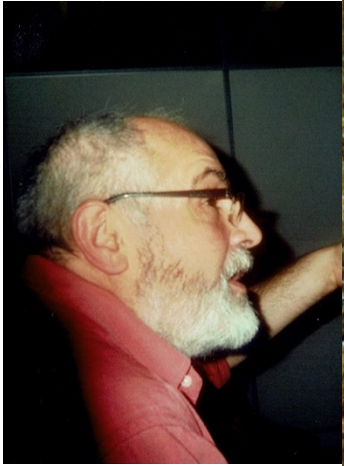
Aziza : C'était très culturel.

Abdessalam : C'était très intéressant. On a bien découvert les différences des uns et des autres, pour apprendre à se connaître.

Aziza : On voit des professeurs partager leurs idées pour avancer.

Boubacar : On a vu qu'ils veulent aider les enfants dans les villages, aider les enfants qui n'ont pas d'école pour qu'ils puissent avoir des savoirs. On a vu aussi qu'il y a d'autres manières de travailler.







J'ai bien aimé le musicien, ses chansons, et tout...

Un grand MERCI aux enfants-reporters et à Natalie d'avoir relevé le défi de faire ce journal.

La sortie qu'on a fait, j'ai aimé, sauf le coca qui avait trop de gaz et qui m'a fait exploser le ventre !

Grâce à vous, nous enrichissons les traces de cette Biennale. Les enfants ont souvent été au cœur de nos échanges, et par votre présence et travail, ils ont aussi leur voix.

J'ai bien aimé la journée du lundi 31 octobre. C'était très intéressant parce qu'il y avait des gens de différents pays, de différentes cultures.

A la cantine, je n'ai pas aimé les pâtes, elles étaient toutes froides, on aurait dit l'antarctique... les pêches au thon, je ne savais pas que ça marchait ensemble...

La sortie qu'on a fait lundi était très amusante, j'ai découvert beaucoup de choses, et j'aimerais bien y retourner un jour ou l'autre...